

Directeur des Houillères, un métier difficile !

Jean RUDELLE, 2024

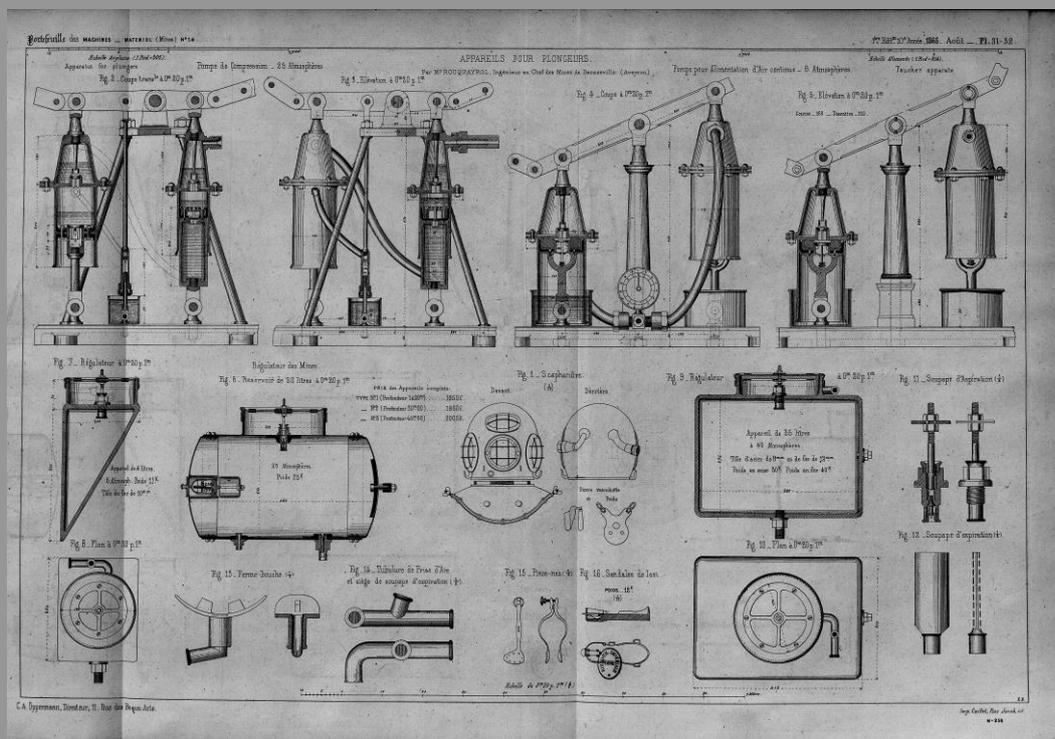
La Route du fer se termine aux usines, là où le minerai va pouvoir devenir ce que finalement il est, du fer. Et pour ce faire, il faut donc des usines, et...un directeur.

Au tout début, en 1827, le premier d'entre eux fut François Cabrol, en instance de quitter l'uniforme et ses activités militaires de capitaine. On ne rappellera pas ici les débuts à Firmi, avec des locaux à la limite de la salubrité, les fuites, le froid...

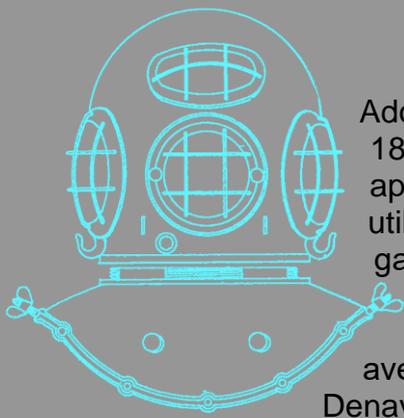
Il y eut ensuite l'épisode 1833-1839 sans Cabrol, parti après l'audit assez critique de l'administrateur Pillet-Will. Et le retour du même en 1839 jusqu'en 1860, année de sa retraite de maître de forges. Si la carrière de ce premier directeur est bien documentée, de nombreux échos peuvent être lus sur le site ferrobases, celle du dernier directeur l'est beaucoup moins. Remettons donc en lumière ce directeur méconnu.

Benoît Rouquayrol sera le dernier directeur de la première compagnie des houillères et fonderies de l'Aveyron. Né en 1826 à Espalion il se forme à l'École des mineurs de St-Etienne dont il sera breveté deuxième classe en 1850. Entré comme ingénieur à la Compagnie et en poste à Firmi dès 1851, il en devient directeur en 1863 pour la quitter en 1868, à la date de la faillite. Il ne poursuivra pas ses fonctions d'ingénieur des mines dans la nouvelle société. Benoît Rouquayrol avait épousé en 1857 à Montauban Nelly de Boisse¹.

▼ Portefeuille économique des machines, 1865



¹ Même patronyme qu'Adolphe Boisse, bien connu pour ses travaux à Carmaux et surtout la rédaction de *l'Esquisse géologique du département de l'Aveyron*, une véritable somme. Nous avons à plusieurs reprises évoqué ce travail sur le site. On notera ici l'erreur courante faisant de Benoît Rouquayrol un neveu par alliance d'Adolphe Boisse. Il n'en est rien ! Le père de Nelly, Jean Félix Urbain Bouissou de Boisse ne doit pas être confondu avec Jean Jules François Victor Amédée Boisse, frère d'Adolphe...Aucun lien ! Les actes d'état-civil en font foi.



Adolphe Boisse avait mené en 1838 des recherches sur un appareil respiratoire portatif utile pour pénétrer dans les galeries enfumées, utilisant l'air comprimé. On sait que Rouquayrol, va développer avec un compatriote d'Espalion, Denayrouze, un régulateur, à destination cette fois des milieux aquatiques. Le scaphandre, presque autonome, est né et connaîtra de nombreux perfectionnements par la suite. Mais il est bon de retenir cette descendance avec le respirateur Rouquayrol, apparu vers 1855² dans les mines de Decazeville. Si le scaphandre doit beaucoup à Rouquayrol, son développement fut donc d'abord motivé par un souci minier, sauver les mineurs en danger.

Régulateur Rouquayrol-Denayrouze, 1861 »

▼ Respirateur minier, musée ASPIBD



Le succès du respirateur, indéniable, occupe Benoît Rouquayrol qui aura à gérer les cinq dernières années de la compagnie des houillères, celle du duc Decazes. Et ce ne fut pas particulièrement facile. Il aura face à lui une situation économique défavorable, des concurrents nationaux et étrangers très agressifs. Le contexte social est agité, et même parfois parfaitement hostile. Il sera menacé physiquement en 1867, en période de grève, et si cela ne conduira pas comme en 1886, dans des situations similaires, à un assassinat, -celui de Watrin est dans toutes les mémoires- les appels à la violence seront pour ce dernier directeur une réelle épreuve.

Benoît Rouquayrol quittera donc le bassin, ses mines et usines, en 1868 pour une vie professionnelle plus calme en qualité d'ingénieur civil indépendant à Rodez. Il décédera à Rodez en 1875.

² Le premier brevet, au nom de Rouquayrol, est daté du 14 avril 1860. Voir base INPI. 22 brevets seront déposés jusqu'en 1868, certains avec Auguste Denayrouze.





▲ *Auguste DENAYROUZE*



▲ *Benoît ROUQUAYROL*

Denayrouze

Rouquayrol

Au début dans les mines...puis dans l'eau

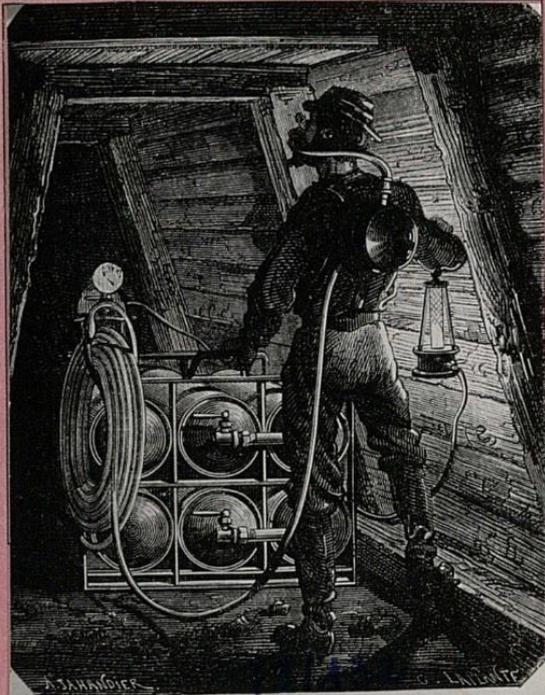


Fig. 55. — Appareil Rouquayrol-Denayrouze.

CdF: 79/132

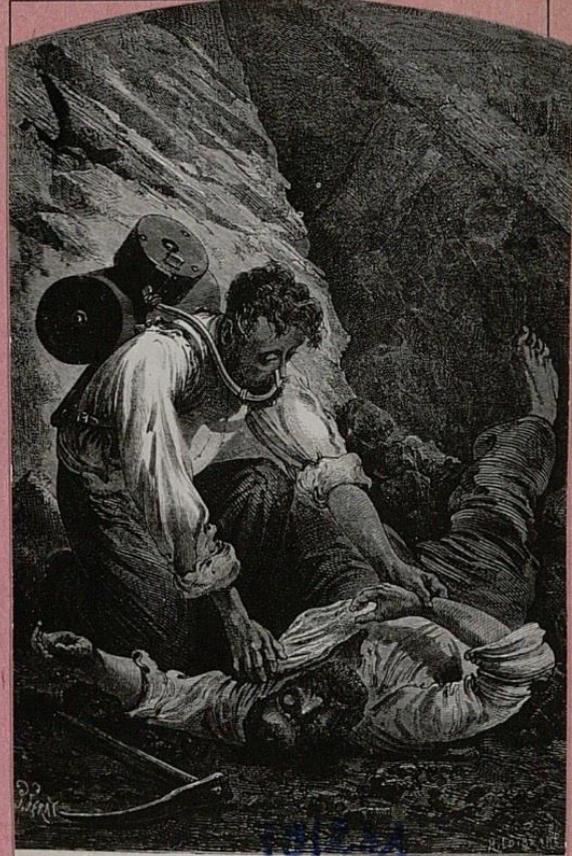
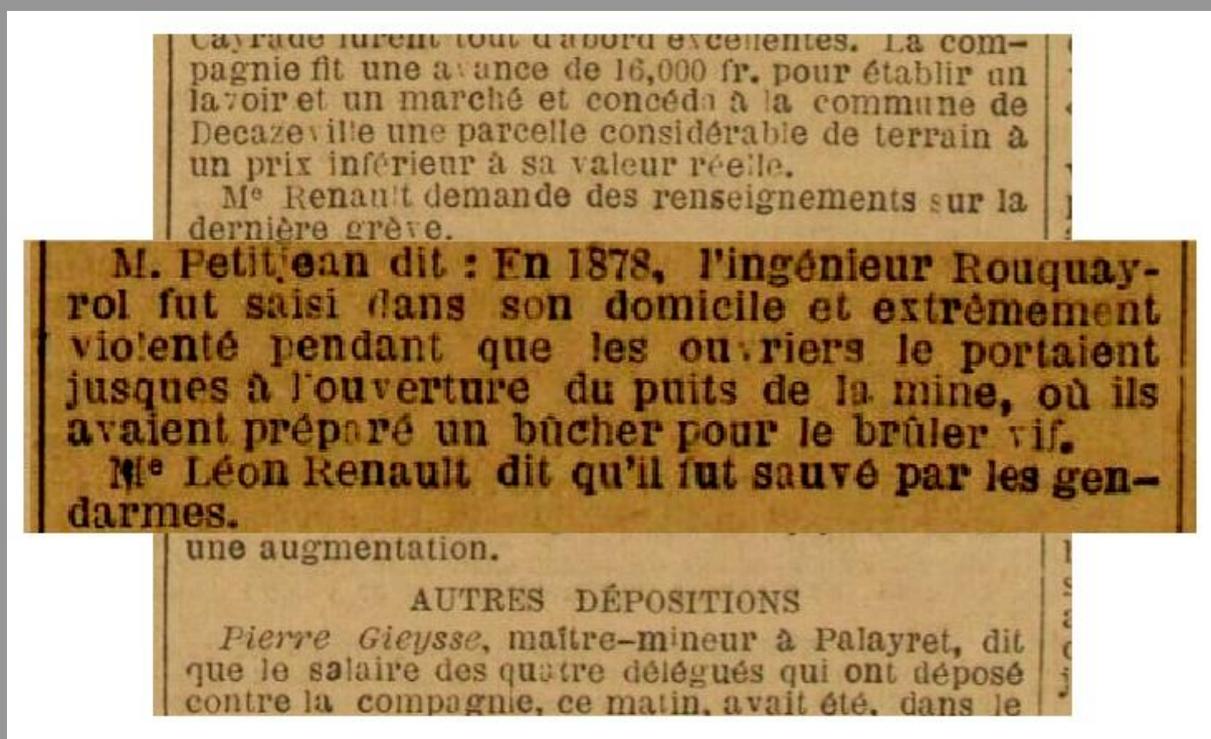


Fig. 82. — Sauvetage avec l'appareil Rouquayrol.

CdF: 79/231

Au temps des mineurs...mauvais temps !

*La Dépêche*³, 19 juin 1886



Evocation des difficultés de Rouquayrol, lors du procès Watrin de 1886. La date indiquée, 1878, est une erreur, du journaliste, de l'imprimeur, de M. Petitjean ?? Il faut lire 1867, époque à laquelle Rouquayrol était directeur du site minier.

³ Repris dans **Histoire complète des grèves de Decazeville, sous la date lugubre du 26 février 1886**, D. LAYE, Toulouse, 1886 (Nota : on relèvera ici une autre erreur de date. Il faut lire 26 janvier...)

Journal de l'Aveyron, 12 octobre 1867

Les « désordres » de Decazeville, et un appui sans réserves du **Journal** à Rouquayrol, dont les qualités sont soulignées par Eugène de Barrau⁴.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre qui parle des désordres de Decazeville et qui en détermine la cause :

Le *Moniteur industriel* a signalé dès le mois d'octobre une nouvelle baisse de 15 pour 0/0 sur le prix des fers; en présence de cette nouvelle dépréciation, M. le directeur de l'usine, ayant reconnu l'impossibilité de continuer la fabrication sans perte et reculant aussi devant la mesure de l'extinction des hauts-fourneaux, qui aurait pour conséquence immédiate de laisser sans travail un si grand nombre d'ouvriers, a fait annoncer qu'à dater du 1^{er} octobre il serait opéré une retenue de 0 fr. 10 c. par tonne sur les ouvriers extracteurs.

Cette mesure si sage, qui ménageait tous les intérêts et qui permettait de continuer la fabrication, si non avec bénéfice, du moins sans perte, a été exploitée par cette malveillance qui partout est aux aguets de ce qui peut troubler le bon ordre; on a accredité le bruit que cette mesure devait avoir un effet rétroactif et peser sur les prix du mois écoulé, on a excité les ouvriers contre une disposition d'ordre relative à la fermeture des Grilles, disposition qui n'avait été l'objet d'aucune réclamation près du directeur, et, enfin, on a amené ce qu'on a bien voulu appeler une grève, mais ce qui avait un tout autre caractère par les désordres qui se sont produits.

Le caractère d'une grève est la suspension du travail par suite d'une insuffisance vraie ou prétendue des salaires. La grève, paisiblement pratiquée, touche au principe de la liberté du travail et des transactions; s'il ne convient pas aux ouvriers de travailler pour les prix offerts, ils sont parfaitement libres, mais cette liberté est réciproque, et dès que l'industriel voit qu'il ne peut plus payer le salaire demandé

sans perte, il est aussi parfaitement libre d'arrêter un travail qui le ruinerait, c'est ce qu'il importe aux deux parties de bien comprendre, et c'est ce que le bon sens naturel des ouvriers, laissés à eux-même, leur fait très bien sentir. Mais dans des populations ouvrières, ainsi agglomérées, il est facile à quelques brouillons, à quelques turbulents de semer la zizanie et de susciter des irritations contre les chefs en agitant l'éternelle question de la différence des conditions, texte mille fois épuisé et toujours renaissant.

Le droit des ouvriers est très respectable, celui des créanciers que représente le syndicat et la direction ne l'est pas moins: de ce que ceux-ci sont menacés de perdre les 3/4 de leurs créances, il ne s'en suit pas qu'on doive mettre au pillage le quart restant et que pour le plaisir d'entretenir un travail qui les a réduits à cette triste condition on doive faire litière du peu qui leur reste et consommer leur ruine pour prolonger de quelques jours des salaires désormais hors de proportion avec les prix de revient. Il ne faut pas perdre de vue que si les bénéfices opérés par la bonne gestion de M. Rouquayrol, directeur, ont pu relever les espérances des créanciers, ceux-ci n'en sont pas moins sous le coup imminent d'une adjudication en justice sur une mise à prix qui leur ferait perdre les 3/4 de ce qu'ils ont mis dans l'usine pour la faire marcher.

EUGÈNE DE BARRAU.

—
Nous recevons au dernier moment un article né-

⁴ Le même article a été publié le 11 octobre 1867 par E de Barrau dans la *Revue religieuse*, éditeur Carrère à Rodez.

La postérité, enfin...avec Jules !

